

Le service de l'île regorgeait de passagers, tous joyeux, tous contents de fuir la poussière traditionnelle de la ville et d'aller respirer un peu de ce bon air du fleuve.

Quelle cohue à bord, quel fourmillement ! on laisse monter le monde pour remplir tous les vides ; cela finira par une catastrophe, j'en ai bien peur. Alors, il y aura des pleurs, des lamentations et des plaintes, mais il sera trop tard : la mort ne rendra pas ce qu'elle aura pris, et sa part, ce jour-là, sera belle. Quelle insouciance ! La vie semble n'acquiescer de la valeur que lorsqu'elle a été happée par la mort !

Mais personne ne songe à cela sur le bateau, tout ce monde est plein de jeunesse, les rires résonnent et les interpellations s'entre-croisent. Jeunes gens et jeunes filles préludent à un flirtage en règle par des coïllades fascinatrices, et les petites servantes qui ont obtenu trois heures de congé arpentent le pont avec des airs de grandes dames. Les irlandaises, celles de dix-huit ans, à carnation blanc de perle et corail, aux cheveux blonds nattés négligemment, tiennent tête, par leur audace du regard, aux gandins observateurs, et de dessous leurs longs cils s'échappent des éclairs qui ne sont pas des signes d'orage.

Le bâtiment accoste la grève. Toute cette foule débarque et se dirige vers le haut de la côte en long serpent bigarré. Le gazon vert se mouchette d'ombres qui préfèrent ce doux tapis aux scories du chemin. On monte, on se disperse ; chaque allée a ses occupants, chaque bel arbre son solitaire.

L'île, par elle-même, est de toute beauté, les ombrages du centre sont magnifiques ; mais comme la main de l'homme a été paresseuse. Des abords dénudés, des chemins non sablés et à peine débarrassés de leurs aspérités, pas de ces petites allées, pleines de ce clair-obscur, qui tentent le rêveur, pas de ces sinueux sentiers où il fait si bon de se promener deux et de se murmurer ces douces paroles qui prononcées à haute voix ne seraient que des bêtises ; des bancs d'une rusticité désespérante placés çà et là, en plein soleil et sans souci des points de vue. En vérité, l'île Ste-Hélène est une belle émeraude mal taillée.

L'entreprise particulière n'a pas mieux fait les choses, les amusements de bon goût brillent par leur absence. A part un cirque de chevaux de bois, des balançoires, une photographie artistique, le tout datant du temps d'Hérode, sauf la photographie, il n'y a rien, absolument rien. On tue le temps en flânant, en regardant sur la belle nappe d'eau qui brille, s'enfuir les yachts blancs comme des mouettes. Il n'y a pas une source pour se désaltérer, pas une cascade dont on puisse écouter le murmure. Le salon de rafraîchissements toléré par l'administration, n'est pas un modèle de confort ni d'élégance ; n'aurait-on pas dû établir, dans un endroit bien frais de l'île, une laiterie où le public aurait pu se procurer un verre de bon lait ? j'aime la couleur locale et le champêtre me tente.

Mais pourquoi se plaindre ? Les promeneurs sont contents. Les petites fillettes ont les joues toutes roses ; voyez-les se hisser sur les chevaux de bois, baisser modestement leurs robes sur leurs coquettes bottines noires et se laisser emporter dans le tourbillon, sur l'air de la Belle Hélène ou de la Grande Duchesse. Et ce sont des petits cris, des rires étouffés. Les badauds font cercle et ont l'air de s'amuser, mais nos nouvelles amazones ne pensent qu'à se tenir bien en selle et font fi de l'admiration de la galerie. Quand elles en ont eu pour leur argent, quand toute la cavalerie s'est arrêtée, il faut les

voir sauter lestement à terre, fendre le triple rang des spectateurs et disparaître dans l'allée, les yeux brillants et les mèches folles de leurs cheveux flottant au vent.

A part l'orgue de Barbarie qui appartient au petit manège et qui moud toute la journée des airs tout au plus bons pour des chevaux de bois, il n'y a pas de musique dans l'île. Pourquoi ? nous sommes tous des mélomanes et un bon orchestre qui nous jouerait de jolis morceaux serait fort apprécié. On pourrait, à la rigueur, si on ne trouve pas d'orchestre convenable, transporter sur ces belles pelouses la dixième partie des pianos qui gémissent en ville. Mais je ne sais pas si l'emplacement serait assez grand pour contenir une telle quantité d'instruments de torture.

Les gens qui aiment à faire la planche sur une eau bien claire ont à leur disposition un établissement de bains situé sur la pointe de l'île qui regarde Longueuil. Vu à distance, du haut de la côte, cet établissement n'a pas l'air d'une station balnéaire bien aristocratique, mais la clientèle n'y regarde pas de si près et les baigneurs sont nombreux. Il faut les voir piquer des têtes, disparaître puis reparaitre les cheveux collés sur le front, et jeter vers les spectateurs des regards de triomphe. Parfois, il y a des dames qui assistent à ce spectacle, il paraît que c'est intéressant !

Parmi les promeneurs, plusieurs traversent le fleuve pour venir manger sur l'herbe ; ils apportent leurs victuailles dans des paniers, c'est une procession de porteurs. Le mari, la maman et les six enfants marchent l'un derrière l'autre, à la file indienne ; chacun porte son fardeau. Quand la fatigue les prend, ils choisissent une place bien gazonnée et s'installent. Les bons morceaux sortent des paniers et sont vite dévorés, il n'y a rien qui donne appétit comme de trimballer ses propres vivres. Nos amateurs de repas champêtres sont heureux : ils mangent froid, boivent chaud et attrapent des courbatures qui leur rappellent cette belle journée ; mais ils ont dîné sur l'herbe, ce qui est pour eux, citadins, une suprême satisfaction.

Somme toute, ce qu'il y a de meilleur dans l'île, c'est l'air qu'on y respire, c'est déjà quelque chose. Et puis, on a une vue superbe de la ville ; d'un coup d'œil, on peut embrasser tout cet amphithéâtre de maisons blanches, grises et rouges, d'où par ci par là émerge du vert. A gauche, les hautes cheminées des usines jettent leur fumée noirâtre qui s'étend sur les toits comme un long voile. Devant nous, les quais sont bordés de masses sombres d'où s'élancent des forêts de mâts. On jette un coup d'œil sur tout cela et on reprend le bateau. Arrivé à la maison, bien poudreux, bien fatigué, on a la douce satisfaction de se dire, en s'asseyant dans son fauteuil : j'ai passé une bonne journée, je suis allé me reposer dans l'île !

TOUCHATOUT.

UN PETIT PÉNITENT

Un petit garçon, à la figure intelligente, entre l'autre jour chez un de nos grands marchands de fruits et dépose sur le comptoir une boîte de raisins.

—Je n'ai pas besoin de ces raisins, mon garçon, dit le marchand, j'en ai autant que je puis en vendre pour le moment. Rempporte ta boîte.

—Mais, Monsieur, répondit l'enfant en baissant les yeux, elle vous appartient.

—Comment ?

—Oui. Hier soir, j'ai pris cette boîte de rai-

sins qui était à votre porte. Je savais que je volais, et maman m'a toujours défendu de prendre ce qui ne m'appartient pas, mais ça été plus fort que moi. Je venais d'entendre ma petite sœur qui est bien malade dire : oh ! si j'avais seulement une grappe de ces beaux raisins verts que j'ai vus en ville, comme j'en mangerais ! Il n'y avait pas d'argent chez nous ; maman qui est veuve, n'en gagnait plus, il lui fallait soigner ma sœur. Alors, quand j'ai vu ma mère prier dans un coin, les yeux pleins de grosses larmes, et que j'ai entendu ma sœur demander en se plaignant une grappe de raisins, je suis sorti bien vite. En passant devant votre porte, j'ai pris cette boîte et je me suis sauvé...

—Et pourquoi la rapportes-tu maintenant ?

—En rentrant à la maison j'ai trouvé ma petite sœur morte !

—Mon garçon, ta mauvaise action est réparée maintenant, reprends ces raisins, tu les donneras à ta maman ; porte-lui en même temps ces dix dollars, tu lui diras que c'est pour faire enterrer son petit ange.

ZIP.

EVOCATION

" Ah ! que j'étais heureux ! Oh ! que j'étais candide ! "

S'il est des souvenirs capables de réchauffer le cœur des plus tristes vieillards, il est des spectacles qui mettent des larmes dans les yeux en ramenant l'esprit à ce jour béni de notre enfance, où nous avons senti le plus pur des bonheurs s'infiltrer dans nos âmes, ils y réveillent une ivresse aussi sainte, des jours aussi divins.

Jeudi dernier, j'assistais à la touchante cérémonie de la première communion, et j'écris sous le charme que m'a laissé une impression dont je voudrais garder toujours la douce influence.

L'église avait revêtu sa toilette de fête, un certain air de candeur, d'innocence, de contentement intérieur, rayonnait sur la figure des enfants : les bons parents pleuraient, et sous ces larmes qui tombaient toutes chaudes d'yeux qui s'étaient rougis déjà bien souvent, on devinait combien le souvenir de quelque chose d'à peu près semblable, resté gravé dans leur mémoire, devait avoir sa large part des émotions du moment. Qu'ils étaient heureux !

Je sentis une goutte d'eau couler lentement de ma paupière sur la main qui égrenait mon chapelet, un voile sembla se déchirer et je vis un monde de réflexions passer devant mon regard étonné. Ah ! tous les cœurs devaient battre de la même pensée qui arrêtait la prière sur mes lèvres !

Ma première communion, à moi, se présenta à mon esprit, et je partageai les sentiments de ces enfants qui s'en allaient en phalanges pressées goûter le pain des anges : leur joie même pénétra dans mon âme.

O jour heureux, comme tu émeus profondément le cœur ! Comme tu sais encore, après bien des années, raviver de saintes délices ! Qui n'a revu, jeudi, paré d'une grâce céleste, le moment béni où le cœur tremblant et rempli d'émotions divines, il s'est agenouillé pour recevoir Jésus qui l'attendait déjà ? Qui n'a tressailli à la pensée de cet instant suprême où un Dieu est descendu pour la première fois dans son âme ? Qui n'a songé sérieusement à sa première communion ?.....

Alors, inutile de rappeler les palpitations ardentes qui soulevèrent la poitrine oppressée, les sentiments divins qui réchauffèrent la piété tiédie, la prière qui s'est envolée plus fervente,